

*Nate, lundi 4 mai 2015, deux semaines après la pluie d'oiseaux*

Il tombait des cordes. La pluie était comme un mur et formait des larges ruisseaux sur le pare-brise. Les essuie-glaces avaient du mal à suivre le rythme : usagés, en grand besoin d'être remplacés, ils laissaient des traces sur la vitre. Mais cette voiture était celle d'Alecia, et Alecia ne l'avait pas prévenu. Il avait beau être le préposé à la maintenance, il ne savait pas lire dans les pensées. Il changea de vitesse, plissant les yeux pour se protéger des feux des rares voitures qui approchaient dans l'autre sens.

La route sinueuse et les gigantesques pins noirs, ajoutés au manque d'éclairage, rendaient dangereux ce tronçon de la nationale qui montait aux Poconos, indépendamment de la saison. La rivière Lackawaxen coulait impétueusement à sa droite, à peine une quinzaine de mètres en dessous du rail de sécurité, gonflée par les trombes d'eau diluviennes si typiques en Pennsylvanie au printemps. Il ralentit jusqu'à 50 km/h et se pencha vers l'avant, les phares de la voiture rebondissant sur la ligne de rive, la ligne médiane décolorée par le temps, presque invisible.

Son téléphone sonna et l'écran se mit à clignoter, mais il l'ignora. Tripp, peut-être. Il s'était disputé avec Alecia,

et elle voulait sûrement continuer sur cette lancée. Complètement absorbé dans ses pensées, il avait oublié son oreiller, et maintenant, il serait obligé de se contenter d'un petit coussin sur le canapé tout moisi et bosselé de Tripp. Il n'était même pas sûr que le sac qu'il avait jeté sur le siège passager contenait de quoi arriver à la fin de la semaine. La tête ailleurs, il s'était limité à y fourrer en vrac des jeans, des chaussettes, des caleçons et des chemises. À savoir : les affaires dont vous avez besoin quand vous n'avez plus de travail, ni de femme qui vous attende à la maison.

Le téléphone sonna une nouvelle fois et il détacha les yeux de la route l'espace d'un instant. *Alecia*. Il faillit répondre, au lieu de quoi il serra plus fort les mains sur le volant. Décrocher ou ne pas décrocher ? Ce n'était pas nouveau, *Alecia* tirait les ficelles de leur mariage depuis aussi loin qu'il s'en souvenait. Mais maintenant, pour elle, le jeu s'était compliqué. Et pas uniquement à cause de Gabe. Même si, en arrière-plan, il y avait toujours, *toujours*, Gabe.

Dans la lumière des phares émergea une silhouette, au loin, agitant une main dans l'air. Visiblement paniquée. Il ralentit et s'approcha, pour enfin s'arrêter à son niveau : sans ses cheveux d'un blanc rutilant, plaqués sur ses joues pâles, ses vêtements noirs l'auraient rendue presque invisible dans la nuit. Il sentit les muscles de ses bras se raidir. Il baissa la vitre côté passager, mais seulement d'un centimètre. Ou deux. Plutôt mourir que la faire monter dans cette voiture.

— Tu vas finir par te faire tuer. Que se passe-t-il, bon sang ?

— J'ai besoin d'aide.

Yeux écarquillés, immenses et figés comme ceux d'une poupée, elle se tenait le visage entre les mains. Ses ongles rouges au vernis écaillé étaient plantés dans ses cheveux blancs et brillants. Elle secouait la tête, encore et encore, comme un chien qui sort de l'eau. Ses *cheveux*, impossiblement exotiques et si étranges – un sujet qui revenait régulièrement dans les conversations des élèves. Les adolescents d'aujourd'hui ne cherchaient qu'à se faire remarquer, et pourtant la blancheur de cette crinière avait encore le pouvoir de les intriguer.

— Je ne peux pas t'aider. Tu le sais.

Voilà. Il était enfin en colère. *Enfin*. Les gens lui demandaient s'il était en colère d'un ton accusateur, voulant sans doute savoir *pourquoi il ne l'était pas*. Comme si, en soi, cela prouvait sa culpabilité. Il avait envie d'arrêter le temps, d'enregistrer sa propre voix *en ce moment précis*, parce qu'en la voyant, il se rendait compte qu'il était vraiment, *vraiment* furieux.

— Pars d'ici, Lucia. Rentre chez toi.

Elle se pencha, de sorte à placer ses lèvres au niveau de la vitre baissée, plaquant son corps contre la voiture. D'elle, il ne voyait désormais plus que sa bouche, sa petite bouche qui avait proféré des mensonges. Elle portait un tee-shirt blanc, complètement trempé, qui soulignait la forme de ses tétons pressés contre la fenêtre. Où avait-elle laissé sa veste ? Il devait faire à peine 12 degrés dehors. Mais cela ne le regardait pas.

— Je n'ai pas de chez moi. Nulle part.

Lorsqu'elle appuya son front à la portière, il aperçut ses yeux rougis et ses pupilles dilatées, tels des Frisbees noirs se détachant sur un ciel bleu. Il savait parfaitement que la peur pouvait avoir cet effet. Ou bien la drogue. De la drogue qu'elle aurait volée à son frère ?

Cela ne l'intéressait pas.

Il prit le téléphone et composa le numéro d'urgence.

— Je ne peux pas t'aider, Lucia. Je vais appeler la police et ne partirai pas tant qu'elle ne sera pas arrivée, mais tu ne peux pas monter dans cette voiture. Je ne peux rien faire pour toi.

Sa voix était plus douce qu'il ne l'aurait souhaité. Il avait toujours eu un faible pour elle et pour les filles comme elle : abîmées, mignonnes. Les filles intelligentes mais abandonnées à elles-mêmes. Il y en avait eu d'autres, Robin Hendricks par exemple, mais aucune ne l'avait amené là où il se trouvait maintenant.

Il appuya sur la touche d'appel et resta à l'écoute.

— Police de Pike County.

— Bonsoir. C'est Nate Winters. J'ai besoin d'aide sur la route 6.

— Bien sûr, monsieur Winters. Quel est le problème ?

— Je suis ici avec Lucia Hamm. J'étais au volant de ma voiture quand je l'ai aperçue en train de marcher sur la chaussée. Elle a peut-être pris de la drogue, mais je ne peux l'accompagner nulle part. Envoyez quelqu'un, s'il vous plaît.

Elle le fixa, tordant la bouche, puis recula lentement, ses yeux réduits à deux fentes.

— Lucia ! Reste ici. Ne bouge pas, appela-t-il à travers l'ouverture de la vitre.

Elle contourna la voiture et vint se placer devant, tandis que les feux de détresse illuminaient son visage de leur lumière rouge clignotante. Ses lèvres s'incurvèrent en un sourire méchant et il sentit son ventre se nouer. Elle s'inclina, posa les mains sur le capot et arqua les sourcils, aguicheuse.

— Monsieur Winters ? Tout va bien ? demanda la voix lente et grave de son correspondant.

Elle lui souffla un baiser.

Il baissa complètement la vitre et pencha la tête dehors.

— Lucia !

Le vent dispersa sa voix, mais elle tournait déjà les talons. La lumière des phares encadra sa silhouette qui s'éloignait. Elle portait une jupe noire courte et des bottes au niveau des genoux, et ondulait des hanches.

— Et merde, dit-il en se passant une main dans les cheveux.

— Monsieur Winters ? Êtes-vous toujours là ?

Soudain, elle fit volte-face, et un pied de chaque côté de la ligne de rive, elle lui présenta deux doigts d'honneur. Puis elle pivota sur elle-même et disparut dans la forêt.

— *Monsieur Winters*. Êtes-vous toujours là ? insista l'agent au téléphone, d'un ton sévère, sans doute irrité à l'idée de perdre son temps. Avez-vous toujours besoin qu'on vous envoie de l'aide ?

— Je ne sais pas.

Une vague de nausée montait en lui. Peu importait ce qui arriverait maintenant, tout allait de mal en pis. Les appuis auxquels il tentait de s'accrocher avaient lâché et ce qui restait de son existence avait éclaté en un million de morceaux. Il avait déjà eu de gros ennuis, mais là, cela dépassait tout : il était mort, pour autant que l'on puisse l'être tout en restant en vie. Une image lui traversa l'esprit : Alecia et Gabe pelotonnés sur le canapé, et lui-même en prison, faisant la une des journaux télévisés. Il sentit son estomac se retourner et prit une profonde inspiration pour chasser la panique qui l'envahissait.

Comment aurait-il pu deviner que ce moment deviendrait l'axe autour duquel tournerait ensuite chaque événement ? La presse parlerait de lui comme d'un meurtrier ; la police viendrait le chercher ; ses vieux amis, ses copains de gym, les gens qui le connaissaient diraient : *Nate a été le dernier à l'avoir vue vivante, non ?* Et le dernier est toujours le coupable.

Il ne pouvait pas savoir tout cela. Pourtant, un pressentiment le gagnait peu à peu, faisant accélérer son cœur et pulser follement la veine à la base de son cou. Une sensation tangible, physique. Un présage.

— Elle est partie, dit-il.

Il raccrocha et laissa tomber le téléphone sur le siège. Il aurait dû s'en aller. C'était ce que lui criait chaque fibre dans son corps.

Et pourtant, il ouvrit la portière et sortit sous la pluie.

## II

*Alecia, mardi 21 avril 2015*

Un mois avant le licenciement de Nate, un millier d'oiseaux tombèrent du ciel. Pas flottant dans les airs comme des flocons de neige, mais carrément chutant comme des gouttes de pluie pesant 125 grammes chacune. Ils tombèrent vite, brutalement, au beau milieu de la troisième manche de la journée d'ouverture du championnat de base-ball au stade du lycée de Mount Oanoke. Le premier rebondit sur l'épaule de Marnie Evans, puis s'écrasa au sol avec un doux bruissement. Elle hurla, passant les doigts dans ses cheveux – *enlevez-le, enlevez-le !* – comme s'il s'agissait d'une chauve-souris emmêlée. Alecia ne fut pas dérangée par le spectacle de Marnie en pleine crise de panique ; même, cela lui procura une certaine satisfaction. Pour Marnie Evans, les petits pépins du quotidien, par exemple perdre des cartes de Bingo, devenaient des véritables catastrophes nationales, qu'elle surmontait en avalant du Xanax comme on avale des bonbons.

Mais les adversités forgent le caractère, et comme Alecia en bavait tous les jours, il lui en fallait plus, contrairement à toutes les Marnie du monde, pour l'impressionner. Sûrement plus que quelques petits oiseaux. Alors, regarder Marnie affolée ne lui déplaisait pas du tout. Elle n'avait même pas prévu d'assis-

ter au match. Elle ne s'attendait pas à ce que Nate lui demande de venir, et la spontanéité de son invitation lui avait fait plaisir. Cette journée portait un parfum de fraîcheur, de jeunesse, de nouveauté, un avant-goût de vacances d'été.

Ce n'était qu'un mardi comme les autres, sauf que c'était un *Bon Jour*. Pour Alecia, les journées se divisaient en deux catégories : les Bons Jours (B majuscule, J majuscule) et les Mauvais Jours, en fonction des mêmes variantes : s'ils pouvaient terminer les courses sans heurt, si Gabe finissait sa séance de thérapie sans faire de crise, si elle recevait l'appel d'un créancier.

En réalité, Gabe supportait plutôt bien les changements, peut-être parce qu'Alecia ne se braquait pas face aux imprévus ou au moindre ajustement de planning, comme certaines femmes dans son groupe de mères d'enfants handicapés. Évidemment, c'était toujours mieux quand il n'y avait pas d'excès de rage, ni d'affreuse expédition au supermarché, ni d'huissier à la porte. Lorsque le téléphone avait sonné à 14 heures, après la sieste de Gabe (un record de trente minutes), elle avait décroché, excitée et à bout de souffle.

— Salut !

Son cœur s'accélérait toujours lorsqu'elle voyait *Nate* s'afficher à l'écran – n'était-ce pas incroyable ? – et, lors d'un Bon Jour, elle en arrivait même à considérer le sien comme l'un des rares mariages heureux encore en circulation.

Les Mauvais Jours, en revanche, elle imaginait faire sa valise et partir, laissant Nate gérer Gabe, pour qu'il voie ce que cela voulait dire. Reconnaître entièrement Gabe, avec ses égratignures, ses bleus, ses bosses, ses imperfections. Plus jamais de : *tu exagères, ma*



*chérie*, ou de : *Gabe a sa personnalité, et c'est génial !* Comprendre sa frustration quand tout le monde, Nate compris, disait : *mais il a l'air parfaitement normal !* Ou encore : *ne crois-tu pas que les enfants, ce sont tout simplement des enfants ?* Vivre avec l'autisme, pas en portant le tee-shirt d'une association ou en participant à une marche pour une œuvre caritative, mais avec ses aspects les plus terribles. Lors d'un Mauvais Jour, elle souhaitait que toutes les difficultés retombent sur Nate. Pour elle, rien que des horizons de liberté et d'insouciance.

— Salut ! s'exclama Nate, à la fois surpris et heureux de l'entendre joyeuse. C'est un Bon Jour ?

Elle perçut un soupçon de prudence dans sa voix qui alluma en elle, l'espace d'un instant, une étincelle de colère. Sa réponse déterminerait la suite de la conversation, à savoir si Nate resterait un peu au téléphone pour bavarder ou couperait court avec un prétexte bien pesé.

— Oui, jusqu'ici. Gabe est en train de se réveiller.

Elle entendait ses pas trop lourds pour un enfant de cinq ans résonner dans sa chambre.

— Tu vas venir au match cet après-midi ? S'il te plaît, la supplia-t-il.

Étrange, la note presque désespérée dans sa voix. Nate lui demandait si peu de choses, s'efforçait toujours d'épargner son temps et ses énergies, s'inquiétait de son niveau de stress, attentif à comment *il* pouvait la rendre heureuse, *elle*. Au point qu'il semblait marcher tout le temps sur des œufs. Elle ne pouvait pas refuser, elle le savait : pas cette fois, même si cela voulait dire traîner Gabe dans un territoire inconnu. Au stade, il reconnaît un certain nombre de personnes, mais pas toutes.

À Mount Oanoke, les gens ne changeaient jamais : les fans de base-ball, les mamans, habituées des cours de fitness, tirées à quatre épingles, les épouses des entraîneurs, les groupies des clubs d'athlétisme. La mère de Nate y serait aussi, probablement.

Et peut-être Bridget. Cela faisait des mois qu'elle ne l'avait pas vue. Bridget Peterson était l'une des rares amies d'Alecia qu'elle n'avait pas rencontrée au sein d'une association. Enseignante, elle était une collègue de Nate. Pas une maman d'enfant handicapé, pas une maman tout bonnement. Pas une thérapeute, ni une gentille infirmière, ni un médecin. Parfois, Alecia en oubliait même ce qu'était un simple ami.

Il y avait longtemps de cela, lorsqu'elle et Nate, jeunes mariés, avaient emménagé à Mount Oanoke, Bridget et Holden Peterson avaient été leurs premiers amis. Ils avaient passé de longues soirées bien arrosées dans les pubs du coin, riant jusqu'à en avoir mal au ventre, se soûlant au Cuba libre de mauvaise qualité, ivres, aussi, des promesses dorées de leur nouvelle vie de couple. Avant que les problèmes commencent : l'infertilité (pour Bridget), le handicap (pour Alecia) et, plus tard, l'indicible.

— Nous verrons.

Elle préférait ne pas s'avancer, parce que des imprévus pouvaient se produire, comme c'était parfois le cas, à la dernière minute. *Nous verrons* signifiait *oui, à moins que je ne te laisse tomber*.

— C'est un non, souffla Nate.

— C'est un peut-être, soupira-t-elle.

Voilà que son irritation était de retour. Soudain, un fort bruit, suivi d'un hurlement aigu, se fit entendre depuis la chambre de Gabe.

— Je dois y aller.

Elle raccrocha et monta l'escalier deux marches à la fois.

Gabe se tenait au pied du lit, regardant sa lampe, écrasée au sol. Il se tourna vers Alecia et indiqua l'ampoule et l'abat-jour en mille morceaux. La lampe était un cadeau de Violet, la mère de Nate. *Vi*, comme tout le monde l'appelait. Plus de la moitié des objets qu'ils possédaient était un cadeau de *Vi*, détruits pour la plupart par un petit Gabe bien intentionné et débordant d'énergie. Alecia avait beau savoir que *Vi* adorait son petit-fils, elle redoutait tout de même le moment où sa belle-mère poserait l'inévitable question : pourquoi la lampe avait-elle disparu ?

— Que s'est-il passé, mon chéri ?

Elle s'agenouilla pour ramasser les fragments de plastique mélangés à des éclats de verre aussi coupants que des lames de rasoir.

— Éloigne-toi ! lui ordonna-t-elle, pointant la porte du doigt.

Gabe détala, pieds nus, boudeur, mains pressées sur ses oreilles. Lorsque Alecia lui parlait d'un ton même vaguement brusque, cela risquait de le choquer ; elle prit alors deux profondes inspirations. Gabe, de son côté, commença à fredonner pour s'apaiser.

Pourtant, il ne s'agissait que d'une lampe, et même relativement bon marché. *Vi* l'avait choisie parce que Gabe aimait les couleurs, la lumière rouge, bleu et jaune qu'elle projetait sur les murs et le plafond, et parce qu'elle paraissait robuste. Enfin, ce n'était pas grave. Ils en achèteraient une autre, le mois prochain peut-être, avec ce qu'il resterait de la première paie du club de base-ball.

Alecia écarta d'un revers de la main une mèche de cheveux qui était retombée sur ses yeux.

— Hé, mon petit.

Gabe chantonait encore plus fort, toujours couvrant ses oreilles, de telle sorte qu'Alecia répéta, elle aussi plus fort, croisant son regard cette fois :

— Hé, mon petit.

Elle sourit. Il se tut et lui sourit en retour, serein pendant une fraction de seconde. Elle fit mine de prendre une grande inspiration et il l'imita. C'était une petite plaisanterie entre eux : *respire, maman, respire, Gabe. Respirer, un jeu d'enfant.*

— Voudrais-tu aller voir papa ? Il a un match de base-ball, tu t'en souviens ?

Il détourna les yeux, pas intéressé.

Elle essaya de nouveau.

— Gabe, allons voir papa.

Cette fois, son visage s'illumina.

— Sur le chemin, nous allons passer devant le chantier. Nous n'avons pas le droit d'entrer, mais nous pouvons regarder.

Il courut vers elle.

Alecia cria, indiquant l'endroit où se trouvaient peut-être encore des éclats de verre.

— Je dois passer l'aspirateur ! Tu vas te couper !

Mais Gabe sauta par-dessus la lampe et atterrit lourdement sur son lit, où il rebondit jambes croisées en poussant un cri de joie. Il s'assit au bout et coula à Alecia un regard perçant. Elle rit. Gabe parvenait à l'amuser tous les jours, pas tellement avec ce qu'il disait, ses mots étant rares et espacés, mais avec son sens de l'humour narquois. Avec sa façon de se moquer éperdument d'elle. Personne ne s'en apercevait. Sous

plusieurs aspects, Gabe était un cas classique : les blagues lui passaient par-dessus la tête, les émissions télévisées étaient truffées de nuances qu'il ne saisissait pas, l'humour sous toutes ses formes le dépassait complètement, ou, plus probablement, le laissait indifférent. Mais aux yeux d'Alecia, il était drôle et chaleureux, et chaque minute de chaque jour, elle marchait sur un fil suspendu entre le contentement et la fatalité, flottant en pleine frustration.

Elle ramassa un petit camion et l'agita devant ses yeux.

— Mets tes baskets. Elles sont juste là.

Elle lui montra ses Nike, qu'il mit en attachant la fermeture Velcro sans quitter le petit camion des yeux. Une fois cela terminé, il se leva et ouvrit les bras. Alecia lança gentiment le camion, qui tomba doucement sur la couette. Gabe le saisit, le frotta sur sa joue puis l'enfonça dans sa poche.

— Allons-y, maman, dit-il, souriant de toutes ses dents.

L'aspirateur pouvait attendre. Ils partirent.

Et tout alla pour le mieux. Gabe se sentait bien. Alecia aussi. Elle regarda son mari, appuyé au montant en bois de l'abri des joueurs, pouces accrochés aux poches de son pantalon de sport bleu marine, sa casquette vissée très bas sur sa tête. Il ne semblait pas plus âgé que les jeunes de son équipe. Ses yeux quittaient le batteur uniquement pour se poser de temps en temps sur deux hommes assis dans les gradins. Des recruteurs. Ils assistaient toujours à un des premiers matchs de la saison, chaque année, faisant palpiter le cœur de Nate. *Ses garçons*. Ses élèves de terminale, qui seraient sélectionnés pour des grandes universités, et peut-être un

jour, aussi, pour les ligues les plus importantes. C'était ce qu'il espérait depuis toujours, en tout cas.

Il n'avait même pas levé la tête une seule fois pour voir si elle était là. Puis les oiseaux commencèrent à tomber du ciel.

Morts, ou à peine encore vivants : deux atterrirent entre la deuxième et la troisième base, quatre sur le champ intérieur, un entre le marbre et le monticule, et plusieurs sur le champ extérieur. Des petits corps noirs sur l'herbe verte. Alecia se protégea les yeux de sa main et scruta le ciel dans la lumière du soleil. Des milliers d'oiseaux noirs volaient en nuée, tels des moustiques. Le nuage sembla planer, comme suspendu à un courant d'air invisible. Un murmure s'éleva de la foule. Andrew Evans, le releveur, s'arrêta, sa main levée serrant la balle. Lorsqu'un étourneau chuta à ses pieds, il leva la tête. Visiblement interloqué, il sembla se vider de son énergie.

Le chaos se déchaîna. Tout le monde s'agita, cria, courut pour se réfugier à la buvette, sous l'abri des joueurs, dans les voitures. Même les joueurs se précipitaient, malgré l'allure forte et solide qu'ils aimaient bien afficher. On se pressait les uns contre les autres, parents, entraîneurs, joueurs, enseignants, autant de gens qui parfois ne supportaient pas d'être ensemble dans la même pièce et qui, maintenant, s'agglutinaient à côté de la buvette dans l'odeur épaisse de friture et de bretzels, écoutant le bruit sec des étourneaux qui s'écrasaient au sol les uns après les autres, les ailes secouées par des contractions.

Alecia avait l'impression d'observer un moment capital, historique, mais à la télévision. Elle regarda autour d'elle et nota que même les recruteurs – des

hommes en veste sportive et coupe-vent, avec des détecteurs de vitesse à la ceinture qui frappaient leurs cuisses à chaque pas avec un bruit impatient – fixaient le ciel sous l’effet d’une stupéfaction qui les laissait bouche bée.

Le phénomène ne dura pas plus de trois minutes ; trois longues minutes pendant lesquelles même Gabe resta tranquille, serré contre la hanche d’Alecia, bien qu’elle se rende compte qu’il n’avait aucune notion de ce qui se passait réellement. Il n’avait pas peur, il ne détectait pas les signaux provenant de la foule, et elle eut à peine le temps d’en être reconnaissante avant que le prodige s’arrête.

Les gens levèrent la tête et recommencèrent à parler, en chuchotant, dans un état de choc révérencieux, plissant les yeux dans la lumière comme s’ils avaient survécu à une tempête. Des centaines de petites formes noires, chiffonnées et palpitantes dans le vent, tel du papier carbone froissé.

Quelqu’un appela les urgences ; d’autres, après avoir réuni les enfants, les poussèrent dans leurs minivans et abandonnèrent les lieux en douce, pour fuir le présumé nuage toxique qui, invisible, avait envahi le ciel. Alecia resta et attendit Nate, tout en regardant Marnie Evans qui, sautillant sur un pied, balayait deux carcasses d’oiseaux du capot de son Pathfinder à l’aide d’une de ses sandales. Alecia n’aurait pas été insensible au côté comique de la situation si elle n’avait pas eu l’estomac noué, envie de pleurer et un goût amer, métallique dans la bouche.

Les oiseaux étaient petits et auraient tenu dans la paume de sa main si elle avait souhaité en ramasser un. Elle imagina le prendre, replier ses petites ailes brisées

sous son corps encore chaud, regarder ses yeux ouverts, figés d'effroi. D'où venaient-ils ? Cette question devait être posée mille fois au cours du mois suivant.

Jusqu'à ce que, bien sûr, surviennent d'autres interrogations plus importantes ; et alors tout le monde oublia promptement ces mille oiseaux tombés sur la ville de Mount Oanoke.